

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 22

Artikel: Une bonne vieille histoire : que chacun croit connaître et que tous liront
avaec plaisir : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182319>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

alors à Lausanne pour l'inspection des troupes vaudoises.

Le colonel logeait à l'hôtel Gibbon, d'où il se rendait chaque matin sur la place d'armes de Beaulieu, d'un pas calme et mesuré.

Pour tout autre qu'un Allemand, le chemin naturel de l'hôtel Gibbon à Beaulieu était le Grand-Pont, la place St-Laurent, Chaucrau et le Pré-du-Marché.

Un Lausannois, partant du même point, ne se serait certainement pas même demandé s'il existait un chemin plus court, tant la chose paraissait impossible.

L'Allemand, lui, ne s'en tient pas aux « on dit, » il s'assure par lui-même et ne croit qu'après avoir constaté, vérifié.

Le colonel chercha, trouva un autre chemin et compta les pas. Il passa par Pépinet, la Palud, la Madelaine, la Riponne et le Pré-du-Marché, et constata une différence en moins de 54 pas. Aussi se fit-il un malin plaisir de me demander, — à moi qui devait connaître Lausanne mieux que lui, — quel était le chemin le plus court de l'hôtel à Beaulieu. Je n'hésitai pas à indiquer le premier, ce qui le fit rire de bon cœur. « Ché fou brouverai le contraire, » ajouta-t-il.

En effet, le lendemain il me fit passer par la Palud, la Madelaine et la Riponne en comptant : Un, teuss, droiss, quadre, etc. ; et je dus me rendre à l'évidence : cinquante-quatre pas, ni plus, ni moins.

Votre dévoué, L.

UNE BONNE VIEILLE HISTOIRE

QUE CHACUN CROIT CONNAÎTRE ET QUE TOUS LIRONT AVEC PLAISIR

(Suite.)

IV

Un nouveau sujet d'affliction attendait encore Othon à son retour. En entrant au château, la douleur qu'il voit peinte dans tous les regards, lui fait pressentir une perte aussi cruelle qu'irréparable. « Ma mère... ma mère ! » s'écrie-t-il avec l'accent de l'effroi, et s'élançant à la porte de l'appartement, il ouvre d'une main tremblante. O bonheur ! cette mère chérie respire encore, il ne sera point privé de la bénédiction maternelle ! Il tombe à genoux au chevet du lit.

Absorbé par la douleur, il n'aperçoit ni sa tante, arrivant d'Echallens, pour recevoir les derniers soupirs d'une sœur qui fut toujours sa plus tendre amie, ni la consternation de la jeune Ancelise, étonnée de la tristesse qui règne autour d'elle : il n'aperçoit pas même son frère gémissant ainsi que lui sur la perte de leur mère. Grandson n'a pu que s'emparer de sa main qu'il arrose de larmes amères.

Cependant la vertueuse Blanche, rassemblant ce qui lui reste de forces, implore pour son fils les faveurs célestes, elle l'exhorte à chérir son frère, à protéger ses sœurs.... et surtout lui recommande un enfant qu'on ne désignait alors au château que sous le nom de sa mère Ancelise. « Elle a, dit Blanche, des droits plus sacrés à la sollicitude d'Othon, que les enfants qui hériteront un jour de son nom et de sa fortune. » — Ancelise était, paraît-il, un enfant naturel d'Othon et dont la mère s'appelait Ancelise. — La malade est interrompue par la Dame de Mont-Faucon, qui propose divers partis à prendre pour cette intéressante orpheline. On peut la confier aux jeunes baronnes de Grandson, sœurs d'Othon, à la cour de Chambéry, ou l'envoyer à la vieille comtesse de Gruyère, qui saisisait avec empressement l'occasion de faire cette bonne œuvre ; enfin, la Dame de Mont-Faucon offre d'adopter Ancelise et de l'élever comme sa fille.

Emu jusqu'au fond de l'âme, Othon accepte avec transport la généreuse proposition de sa tante ; et Blanche paraît soulagée de pouvoir laisser en des mains si sûres un être dont le sort l'intéresse aussi vivement. La malade ne survécut que peu de temps à cette scène touchante. Mais quel ne dût pas être l'étonnement d'Othon, le jour des obsèques de la princesse, de voir paraître Gérard en long manteau de deuil pour se ranger dans la pompe funèbre. Cet étonnement redoubla lorsqu'après avoir accompagné jusqu'à sa dernière demeure sa marraine, Gérard vint tendre cordialement la main à Othon, comme s'il ne se fût rien passé entre eux.

Quel que puisse être le fond des pensées de Gérard, ses condoléances furent reçues avec l'apparence des égards dus aux relations des deux familles, mais surtout au filleul de Blanche ; et Grandson l'ayant invité au repas des funérailles, il y suivit tranquillement dans son château l'homme qu'il voulait précipiter dans un ravin.

Gérard connaît ses forces, il sait que rien ne trahira sa fureur, que rien ne démentira le rôle qu'il se condamne à remplir. Son enfance fut élevée avec celle de Grandson sous les yeux de Blanche ; il s'entretient avec lui des souvenirs qu'ils en ont conservés, et, de tous les convives, il paraît le plus sage. Gérard part enfin sans s'être trahi un instant, et Grandson lui-même, abusé par la vérité avec laquelle il vient de jouer son rôle, croit presque avoir rêvé l'horrible scène du cimetière de Cheires.

Après cette lugubre cérémonie, Othon passe par Chambéry pour voir ses sœurs et de là il va joindre le duc Philippe, laissant, pour administrer ses biens pendant son absence, des pouvoirs assez étendus à son frère Guillaume de Grandson. Mais, tandis que libre de tout soin fâcheux, Grandson emporte à Dijon une foule de souvenirs délicieux ou tendres, Gérard suit les projets coupables que lui suggère sa passion. A peine sait-il Othon en Bourgogne, que, feignant d'être chargé de sa part d'annoncer la mort de sa mère, on le voit reparaitre au château de Belp. Pour remplir en apparence le rôle d'un agent fidèle, Gérard commence par louer le rival dont il médite la perte. L'adroit Vaudois qui n'ose attaquer Grandson dans le cœur de son amante, sait que la vieillesse est accessible aux soupçons ; c'est le baron qu'il dévoue au tourment qui les accompagne, et rien de plus insidieux que la marche qu'il suit pour les faire naître. Croira-t-on que la mort déplorable d'Archibald est la base que Gérard donne à ses soupçons odieux et qu'il ose raconter lui-même l'aventure du ravin de Cheires?... Et quand le baron lui demande quels pouvaient être les scélérats qui, si *traîtreusement*, attentèrent à la vie de son gendre, il répond froidement que leurs masques couvraient sans doute les traits de quelque époux ou père offensé, en laissant supposer que la fâcheuse influence de la cour où Othon a passé ses jeunes années peut l'avoir amené à quelque amour coupable. Ce fut là l'occasion on ne peut plus perfide d'instruire le baron de l'existence de la jeune Ancelise, née en Angleterre pendant le séjour d'Othon dans ce pays.

Sensiblement affecté de pareilles révélations sur les mœurs de son gendre futur, le baron exige encore que Gérard s'explique au sujet de la conjecture étrange qu'on a faite sur les masques du ravin de Cheires. A cette occasion, Gérard paraît se troubler, et plus il est embarrassé, plus son interlocuteur insiste. Alors Gérard débite un mensonge ingénieusement adapté aux circonstances. « L'opinion publique, dit-il, est que ce fut le page de Hugues, frère aîné d'Othon, qui se mit en embuscade au ravin de Cheires, pour venger la mort de son maître. »

Plongé dans un morne silence, le baron de Belp s'abandonne à de tristes réflexions. Il prend la résolution de chercher des renseignements dans le Pays de Vaud et d'y consulter l'opinion publique. Prêt à rompre les engagements contractés avec un monstre ou à les maintenir si ces bruits ne sont que des calomnies, il attend pour prendre un parti que la vérité l'éclaire.

(A suivre.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.